

Zeitschrift: Jahresbericht / Schweizerisches Landesmuseum Zürich

Herausgeber: Schweizerisches Landesmuseum Zürich

Band: 97 (1988)

Artikel: Château de Prangins : dossier de recherche n° 1

Autor: Furger, Andres / Schoulepnikoff, Chantal de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-395355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Château de Prangins: dossier de recherche n° 1

Préface

C'est en 1975 que la destinée du domaine de Prangins a été scellée, lorsque les cantons de Vaud et Genève l'ont offert à la Confédération pour y installer le siège romand du Musée national suisse. Selon la convention signée à cette occasion, cette réalisation devait avoir lieu «dans un délai raisonnable». Mais le sort en avait décidé autrement: la période de gestation qui dure depuis cette date va se poursuivre quelque temps encore avant l'ouverture du nouveau musée. Celui-ci abritera une exposition permanente sur l'histoire de la Suisse aux 18^e et 19^e siècles, des présentations temporaires et des manifestations culturelles. Ce vaste programme comprend également l'évocation de la vie au château de Prangins : événements et personnages liés aussi bien à la chronique de ce domaine qu'à l'histoire de notre pays ponctueront le parcours de l'exposition. La seigneurie de Prangins est en effet un témoin privilégié de l'évolution de la féodalité vers les temps futurs; elle est, à toutes les époques, représentative des multiples facettes de l'histoire suisse.

Depuis plusieurs années, des recherches sur le domaine de Prangins sont en cours; chaque période, du Moyen Age à nos jours, livre petit à petit ses secrets; au fur et à mesure des découvertes, des «dossiers de recherche» sont constitués; ils seront présentés à tour de rôle dans les publications scientifiques du Musée national, comme par exemple le Rapport annuel et la Revue suisse d'Art et d'Archéologie. Ainsi le voile sera progressivement levé sur ce château exemplaire à plus d'un titre, dont l'histoire fera un jour l'objet d'un ouvrage général.

Andres Furger
Chantal de Schoulepnikoff

Le Journal de Louis-François Guiguer, baron de Prangins

Introduction

Le château de Prangins lui-même (fig. 63) sera l'objet le plus précieux de l'exposition qu'il abritera; à l'heure qu'il est, son avenir recèle encore quelques mystères qui ne seront levés qu'après un long «parcours initiatique»; c'est donc sur le passé qu'il faut se pencher, les énigmes d'hier étant parfois moins insondables que celles de demain.

Comment mieux parvenir à connaître le château qu'en approchant la vie de ses habitants de toutes les époques? Qu'en tentant de retrouver leurs traces, de marcher sur leurs pas à l'intérieur de ces murs entre lesquels ils ont connu toute la gamme des sentiments humains? Ainsi se définit, par petites touches impressionnistes, le «génie du lieu» qui est l'âme même de cette demeure.

Le présent article a choisi de mettre en lumière l'un des temps forts de la vie du château de Prangins.

Ce choix s'imposait, puisque nous disposons, pour cette période qui fut sans doute la plus brillante du château, d'un document d'une qualité et d'un intérêt tout-à-fait exceptionnels. Il est sans doute assez rare, pour l'étude de cette époque en Suisse, d'avoir entre les mains un Journal (fig. 64) en sept volumes, qui pendant quinze ans décrit presque sans interruption la vie quotidienne dans ses détails et donne de la société proche et lointaine un reflet fidèle. Cette chance immense, nous la devons aux descendants de la famille Guiguer de Prangins, qui ont su conserver ces volumes et ont bien voulu en déposer une copie au Musée national. Qu'ils soient ici vivement remerciés de leur bienveillance à notre égard¹!

Recherches sur le Journal

Dès 1983, date à laquelle nous avons reçu le Journal, une méthode de travail empirique et intuitive a été adoptée. Il a été extrêmement encourageant de constater quelques années plus tard (1987) que recherche et méthode vont dans le même sens que les modes d'approche de l'histoire pratiqués actuellement en France, et pourraient s'inscrire dans le cadre de certains travaux entrepris ces dernières années par de grands historiens français².

Dans le cas de Prangins, certaines priorités devaient être respectées: en premier lieu, il s'est agi d'extraire du Journal les indications susceptibles d'avoir une incidence sur les décisions à prendre pour la restauration du château. Ce travail était ardu: les citations sont peu nombreuses, éparpillées tout au long du Journal et il n'est pas toujours évident d'identifier la salle dont on parle quand il s'agit d'une réparation, d'un incendie, d'une réfection ou encore d'un embellissement. Il a pourtant porté ses fruits dans plusieurs cas. Par exemple, c'est le Journal qui a donné la date exacte de la construction de la tourelle accolée à l'aile Lausanne (1784–1785), qui avait été considérée comme plus récente. Cette constatation a modifié le projet de restauration: la tourelle sera maintenue et non démolie comme prévu à l'origine. Plusieurs informations données par le Journal ont d'ailleurs pu être confirmées par les sondages entrepris sur place.

La lecture attentive du Journal, complétée par celle de l'inventaire de 1786³, montre que le château est à cette époque une demeure ouverte qui abrite plusieurs fonctions. Ceci est perceptible dans son architecture même; par exemple le fait qu'il n'existe pas d'entrée monumentale, mais huit portes de valeur égale donnant sur la cour d'honneur, semble en étroite liaison avec le type de vie mené au château; la vie familiale et sociale se déroule dans le corps de bâtiment qui fait face au lac: salles d'apparat (salon, salle à manger d'été) au rez-de-chaussée, avec une majestueuse enfilade d'un bout à l'autre et des accès à la terrasse; salles d'étude et de travail à l'angle du rez; l'espace privé (chambres à coucher) se trouve au 1^{er} étage.

La vie pratique se situe dans l'aile Genève, au rez-de-chaussée où sont les cuisines et locaux utilitaires. Au-dessus, les pièces où l'on se tient en hiver: dès l'automne, habituellement, les familles qui passent l'été à la campagne retournent en ville; le baron de Prangins, quant à lui, «remonte à l'étage»; il lui arrive d'appeler pompeusement ces deux déménagements annuels «les voyages de la cour» (21 mai 1785).

Dans l'aile Lausanne se trouvent les salles de caractère «officiel»: la chambre des archives, la salle de justice et son antichambre (le Conseil de Prangins y siège régulièrement) et enfin la prison.

L'étude de tout ce qui concerne le bâtiment lui-même est complétée par la classification des thèmes traités dans le Journal. Un fichier est en cours d'élaboration pour faciliter les recherches. Bien entendu, les noms mentionnés sont

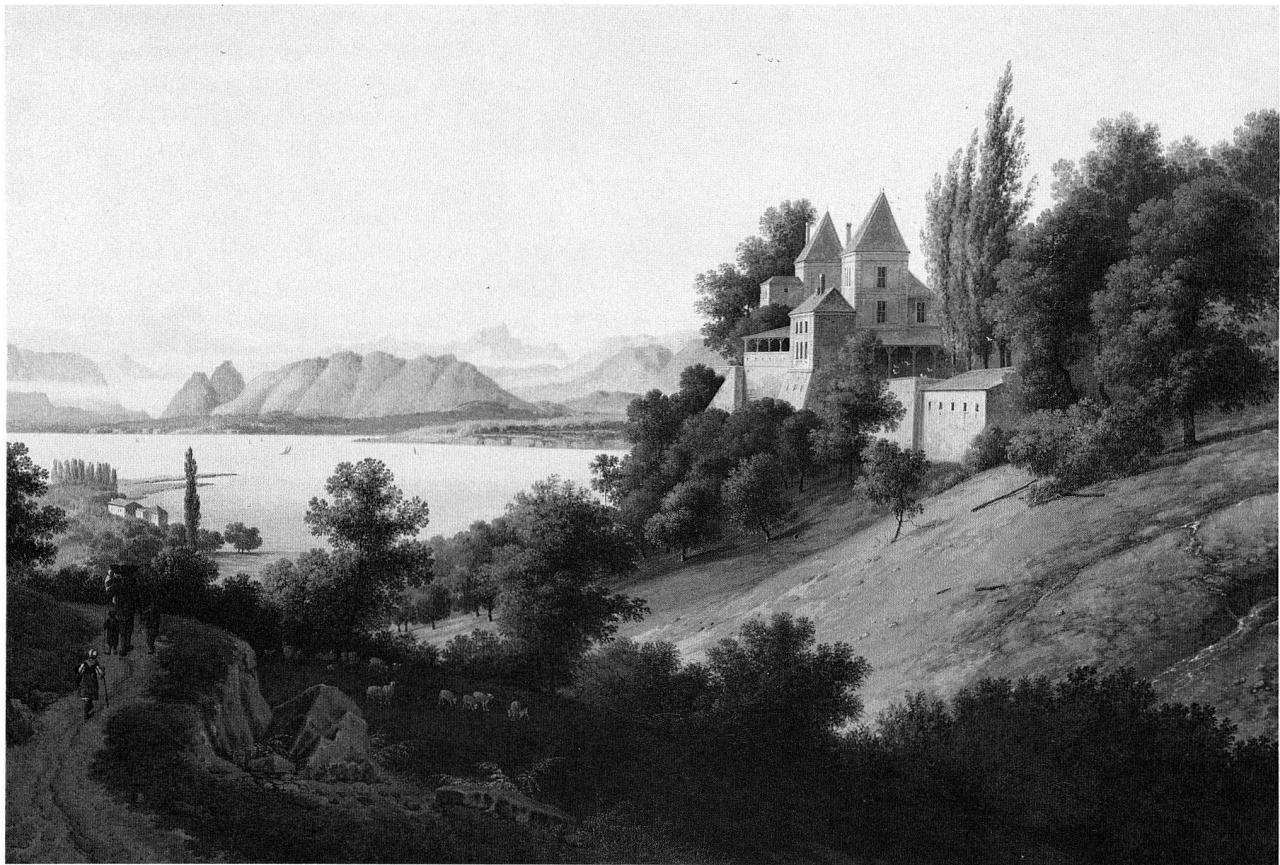


Fig. 63. Gouache représentant le château de Prangins vu du Nord-Ouest, avec vue sur le lac Léman et les montagnes de Savoie. Env. 1820. 53,5 × 78 cm.
Musée national suisse, LM 68 562

soigneusement relevés, ce qui permet parfois d'apporter aux chercheurs des indications intéressantes sur certains personnages; le cas s'est présenté par exemple avec les peintres Jens Juel, Louis Ducros et Louis-Auguste Brun ou l'écrivain anglais William Beckford, qui ont passé à Prangins à des dates bien déterminées.

La relecture inlassable et minutieuse du Journal amène petit à petit des éclaircissements sur certaines informations, des recoupements, des rapprochements, la compréhension soudaine de certaines ambiguïtés... Il va de soi qu'une source aussi précieuse ne tarira pas de sitôt. Et les quelques exemples présentés ici ne sont qu'une introduction générale qui débouchera sur une étude approfondie.

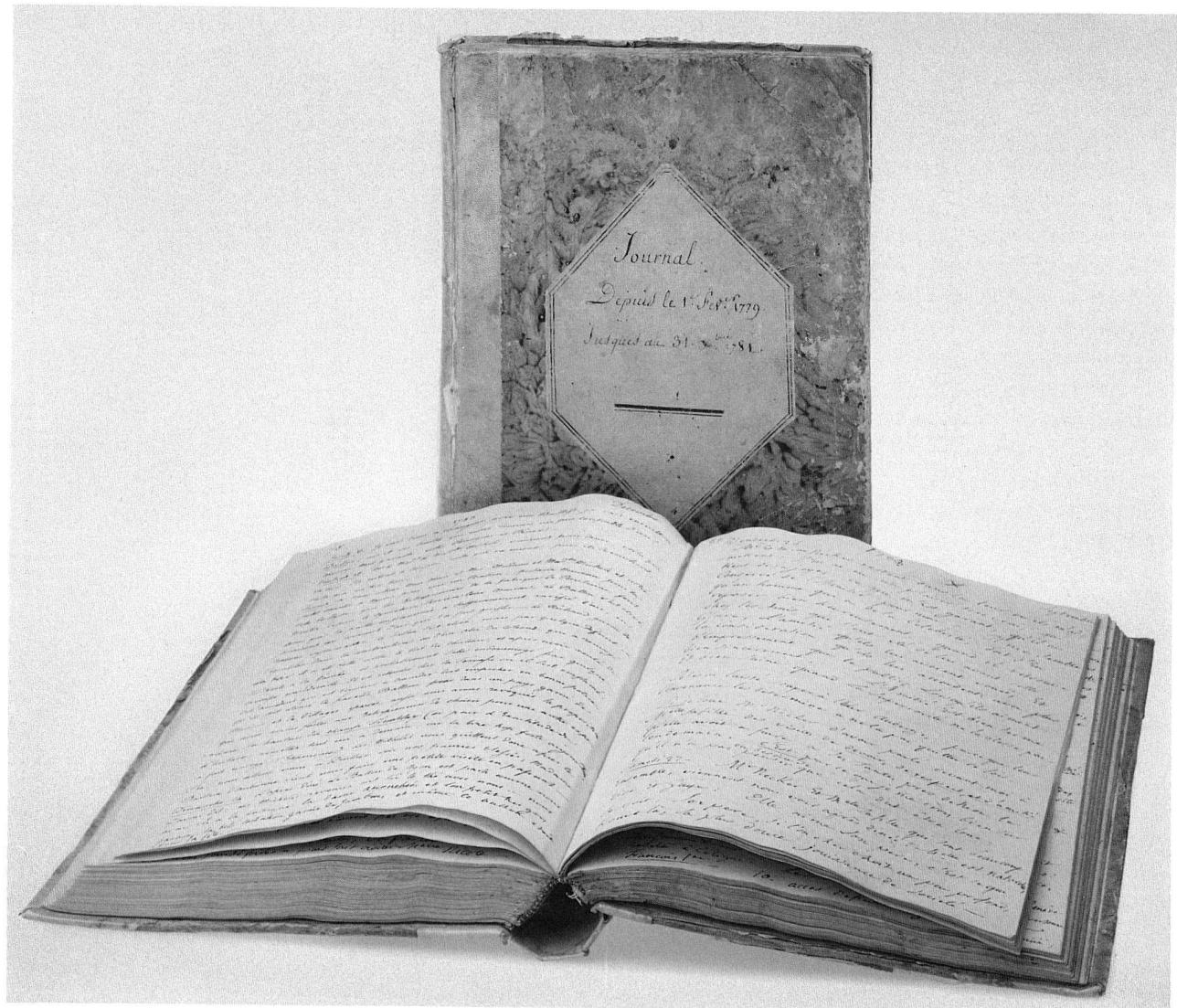
Le Journal

Le Journal de Louis-François Guiguer, baron de Prangins, est actuellement la mine de renseignements la plus complète qui existe pour la seconde moitié du 18^e siècle à Prangins, à côté de quelques documents connus³ et sans doute d'autres qui restent encore à découvrir. Rédigé entre 1771 (arrivée probable de son auteur à Prangins) et 1786 (mort prématurée de son auteur), le Journal se situe entre le «livre de raison» et le Journal intime. Il peut se percevoir à plusieurs niveaux; lors d'une lecture superficielle, on y trouve une foule d'informations immédiates sur quantité de sujets: il raconte les petits et les grands événements survenus au château ou dans les environs proches, il relate les incidents de l'existence quotidienne, il rend compte de la gestion de la baronnie, des travaux d'entretien ou des améliorations apportées au château et aux jardins⁴, il résume les lectures, il s'ouvre aux courants du monde contemporain en évoquant les nouvelles de l'extérieur... Si l'on s'y attache de

manière plus attentive, c'est tout l'esprit de cette époque pré-révolutionnaire qui apparaît: les opinions, les réflexions, les tendances, la philosophie enfin d'une société qui va vers son déclin; il laisse pressentir, à travers le prisme de paisibles existences, les bouillonnements précurseurs de la chute de l'Ancien Régime. Enfin, et c'est un élément de grande valeur, il est ce que les frères Goncourt appellent «le papier échappé de la main»: il donne un accès direct, sans intermédiaire, à des hommes et à des femmes du 18^e siècle qui apparaissent en toute spontanéité: par leurs joies et leurs peines, par leurs larmes et leurs sourires, par leurs doutes, leurs certitudes, leurs étonnements, leurs inquiétudes parfois, leur esprit souvent, ils dépassent leur réalité quotidienne pour nous rejoindre à travers les siècles. Ils sont le visage de la permanence, de l'éternel humain et, au détour des pages, nous deviennent soudain très proches.

Chose intéressante à signaler aussi, peu courante semble-t-il: le Journal est une œuvre collective; dans la première partie, c'est l'ami-secrétaire qui tient la plume, parfois sous dictée, parfois spontanément; ensuite, Louis-François est le rédacteur principal, en compagnie de l'épouse nouvelle venue, et on se trouve alors confronté à un émouvant «Journal à quatre mains» où l'écriture et le style (parfois aussi l'orthographe, Matilda était Anglaise!) permettent de distinguer le mari de la femme. Enfin, dans les douloureux moments de la dernière

Fig. 64. Journal de Louis-François Guiguer de Prangins.
Collection privée. Photo B. Dubuis, Sion.



maladie de Louis-François, un familier de la maison prend la relève; le point final est mis au Journal le 18 décembre 1786, date de la mort du baron.

Le Journal peut s'articuler en trois grandes périodes chronologiques, qui correspondent à des étapes dans la vie de Louis-François: la première mène du 31 mars 1771 au 21 juillet 1776; la seconde, période de transition qui est aussi celle du voyage en Italie, est comprise entre le 1^{er} janvier 1777 et le 26 avril 1778; enfin la troisième, qui est la plus riche en événements de toutes sortes, commence le 2 août 1778 pour s'achever à la fin de 1786.

Avant d'en venir au contenu proprement dit, il faut présenter l'auteur du Journal.

Louis-François Guiguer de Prangins

Louis-François Guiguer est né à Paris le 1^{er} décembre 1741. Il est le cinquième enfant (la famille en comptera huit dont trois seulement survivront) de Jean-Georges Guiguer de Prangins et de sa femme Elisabeth (née Darcey ou Darcy), respectivement neveu et fille adoptive de Louis et Judith Guiguer de Prangins (fig. 65), qui acquièrent la baronnie en 1723 et y font construire le château actuel.

La biographie de Louis-François a pu être reconstituée partiellement grâce à certaines données glanées çà et là dans le Journal. Il passe sa petite enfance à Paris, dans l'hôtel particulier des Guiguer situé rue Barre-du-Bec (dans le Marais) – et sans doute aussi en partie dans la propriété de Marnes-la-Coquette. Il est élevé par un précepteur du nom de Duprat, de Bursins, dont la femme est sa gouvernante, à laquelle il rendra fidèlement visite dans son âge mûr. Dès 1753, il est envoyé au collège de Genève où il fait ses études. Voltaire, dans une lettre à Jean-Georges Guiguer, écrit: «J'apprends de tous côtés qu'on n'a jamais vu d'enfant si au-dessus de son âge» (lettre datée «de votre château de Prangins, 12 février 1755»). En 1757, à l'âge de seize ans, il rentre en France pour s'engager dans les Gardes suisses (où son père possédait une charge), dans le régiment de Zurlauben; ceci le conduit à participer à quelques campagnes au cours de la Guerre de Sept Ans. Quelques allusions, et la connaissance que nous avons de son caractère, donnent à penser que malgré certains enthousiasmes juvéniles, Louis-François n'était pas vraiment taillé pour la carrière militaire.

De fait, on le retrouve en 1770 à Prangins, au moment de la mort de son père. Veuf depuis 1754, celui-ci s'était installé à Prangins et remarié en 1755 avec Marie-Louise Bazin; il en avait eu un fils, Charles, qui au contraire de sa mère fut très tendrement lié à Louis-François.

1771–1776

Le Journal qui nous est connu commence le 31 mars 1771 par les simples mots: «Arrivé à Prangins». Comme nous l'apprenons plus tard, Louis-François vient de Montpellier où il avait passé l'hiver pour des raisons de santé.

Il n'est sans doute pas inutile de rappeler l'étendue du domaine dont Louis-François venait prendre possession: la baronnie comprenait alors (avec tous les droits seigneuriaux qui en dépendent) les villages de Prangins, Bénex, Promenthoux, Gland et Vich et leurs territoires respectifs; des prairies, des champs, des vignes, des bois, des «montagnes» et la cure de Vich. Autour du château et des bâtiments annexes encore visibles aujourd'hui, il y avait aussi «une enceinte à peu d'éloignement du château, contenant deux granges, quatre écuries, pigeonniers, pailler, grenier et chambres à coucher pour les domestiques, le tout sous le même toit. Les remises et couverts, avec encore une chambre à domestiques dans la même enceinte; plus une forge et maison pour la basse-cour soit poulailler aussi dans ladite enceinte»; une maison pour les



Fig. 65. Sceau de la famille Guiguer de Prangins. 18^e siècle. Diamètre: 2,5 cm.
Musée national suisse, s.n.

eaux minérales de Prangins; une maison près de l'église de Prangins avec la laiterie⁵. La maisonnée quant à elle se compose de Louis-François, de Christophe-Daniel Renz et de 8 à 10 domestiques (16 en 1786) dont plusieurs (Judith la gouvernante, Frédéric Belser l'homme de confiance par exemple) ont passé toute leur existence au château.

Comment et pourquoi Louis-François décide-t-il de tenir un Journal? Une interprétation paraît plausible: il commence une nouvelle vie en prenant en main les destinées de la baronnie. Il en devient effectivement le seigneur et décide de s'y installer; ses premiers mois sont d'ailleurs en grande partie consacrés à prendre connaissance et possession du domaine: chaque jour, il parcourt des lieues, à pied ou à cheval, avec son compagnon Renz, pour aller regarder, évaluer, mesurer. Il tient de longues séances avec le «châtelain» de Ribeauville, chargé de l'administration du domaine, revoit les comptes de gestion...

Au début, le Journal est très impersonnel; il évite les jugements de valeur. Il est très systématique: on écrit chaque jour, les pages sont numérotées, l'écriture très soignée; des listes de visites et de lettres écrites ou reçues sont tenues. Puis on devient moins régulier et l'on se sent coupable, on accuse «la négligence de l'écrivain» (23 juillet 1771). L'écriture est celle de Renz, mais sans qu'il soit toujours aisément de distinguer qui est le véritable auteur: «Moi qui ne suis pas l'écrivain . . .» «Moi l'écrivain . . .» (22 mai 1772).

Petit à petit, la démarche prend un ton plus personnel, les remarques se font malicieuses: «Il n'est pas besoin de dire qui de nous deux prend la parole puisqu'il s'agit de bal» (17 juin 1772). On entre dans le mystère: «Mais le Journal ne dit pas tout» (30 juillet 1772). Et comment savoir quels sont les critères de cette rédaction: «(. . .) rien ne se passe qui soit du ressort du Journal (. . .)» (15 août 1772).

Dès 1772, le Journal est tenu par groupe de journées; les récits sont abrégés; on semble moins motivé: «Tant bien que mal le Journal a été remis au niveau» (17 octobre 1774). De nouveau, les raisons sont difficiles à percer: «Nos jours ont été fort bien remplis. Mais puisque le détail n'intéresse que quand il peut être suivi, le rapport d'un mois de temps prend toujours moins de place que celui de deux jours» (30 janvier – 2 mars 1776).

En juillet 1776, le Journal se termine sans explication. Mais une bonne raison apparaît plus tard: c'est l'arrivée à Prangins, et l'entrée dans la vie de Louis-François, de sa cousine Matilda Cleveland, qui deviendra sa femme deux ans plus tard (fig 66).

La période qui s'est écoulée est caractérisée par les occupations déjà mentionnées (prise en main du domaine); de même, les contacts avec la commune au sujet de problèmes intéressant la population entière (fontaines, chemins, ponts, etc.) sont fréquents; les relations de courtoisie et d'affaires avec le bailli bernois siègeant à Nyon (Hartmann jusqu'en 1772, Willading ensuite) sont soigneusement entretenues; le confort de la maison est amélioré (commande d'une baignoire à Lyon en 1772, percement d'une porte-fenêtre reliant la bibliothèque et la terrasse en 1772, réinstallation de la bibliothèque en 1774, plantation d'arbres . . .). Les lectures, qui se font à haute voix, sont nombreuses et austères: l'histoire à la faveur des «journalistes», comme ils se nomment eux-mêmes: histoire d'Ecosse, d'Espagne, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Danemark, des Arabes, des Turcs, de Venise – et même de Suisse en novembre 1773. On lit aussi des traités de géographie, de physique, d'astronomie, de géométrie; celui de Duhamel sur l'exploitation; on étudie l'Encyclopédie, l'histoire naturelle de Pline. On ne se prive pas des gazettes françaises, ce qui donne lieu à des commentaires sur les événements politiques



Fig. 66. Portrait de Matilda Guiguer de Prangins, par Jens Juel.
1778. 85,5 × 72 cm.
Statens Museum for Kunst, Copenhague

(par exemple le démembrément de la Pologne en 1772). Les récits de voyage (Bougainville, Cook) sont très appréciés, de même que les pièces de théâtre.

Il y a aussi les distractions: promenades en bateau (on compte les coups de rame entre Prangins et Nernier!), observations astronomiques, spectacles (à Genève où l'on va voir jouer Le Kain, puis à Prangins même dès 1774), musique, fêtes de société et de village . . .

Et enfin, les voyages de santé: Montpellier (printemps 1772) et Loèche-les-Bains (juillet–août 1773).

1777–1778

La seconde période que nous avons définie dans le Journal représente une transition dans la vie de Louis-François. Le grand bouleversement qu'amène l'arrivée de Matilda (16 juillet 1776) est perceptible d'abord par le long silence qui n'est rompu que six mois plus tard, le 1^{er} janvier 1777: «A tout hasard, je prends la plume pour reprendre le Journal». Cette fois-ci, c'est Louis-François lui-même qui écrit; il commence par résumer soigneusement les mois écoulés.

A cette période, la gestion du domaine et les lectures passent au second plan: Matilda Cleveland, sa sœur Selina et leur tante Juliana Guiguer de Londres (également tante de Louis-François) partagent pendant plus d'une année la vie de Louis-François et Renz; en leur compagnie, une atmosphère de bonheur familial (que Louis-François n'avait sans doute plus connue depuis son enfance) s'installe dans la maison: «Retour chez nous et souper tous ensemble comme tous les jours, très contents d'être ensemble» (29 septembre 1777). Ce petit monde se rend même quelques mois en Italie, sur un joyeux «coup de tête» collectif: «Dîner-Macaroni-Italie: allons en Italie pour en manger. Eh bien oui: ma foi! oh si *vous* y allez, je ne m'en dédis pas; vous pouvez en être sûre. Quand partirons-nous? Il nous faut un maître italien. Sans doute, j'en connais un qui n'a rien à faire à Genève. Fort bien. La voiture venue d'Angleterre, une de Prangins, trois dames, deux leurs serviteurs; une femme de chambre, deux domestiques, etc. Ainsi a été dit, ainsi sera fait. Et cela sans doute doit fournir un beau sujet au Journal» (27 octobre 1776).

Le compte-rendu de ce voyage (22 mars – 18 septembre 1777) est tenu minutieusement, de manière très personnelle: «Mais qu'il soit mis pour règle une fois pour toutes que c'est notre voyage dont nous voulons parler et non de l'article d'un dictionnaire politique historique» (24 mars 1777). Ce récit est une mine de renseignements passionnants sur l'art du voyage, les transports, les étapes, les relais, les compagnons, les habitants . . . et sur la découverte de l'Italie elle-même⁶.

A de multiples et délicates notations, on décèle l'amour naissant entre Louis-François et Matilda; par exemple, à l'occasion d'une partie de bateau: «Le vent fraîchit un peu et la crainte de la vague nous ramène au port. Ma cousine n'était point de la partie, ainsi la vague avait raison» (1^{er} octobre 1777).

L'idylle se noue . . . mais le retour en Angleterre approche. Et le Journal se fait le confident de la déchirante séparation, avec les premières lignes de la main de Matilda: «Quel jour, quel dernier jour» (21 novembre 1777).

Louis-François reprend tristement, avec l'aide de ses amis, le cours de la réalité quotidienne ponctuée par les lettres d'Angleterre. Jusqu'au 26 avril 1778: «Et moi, je solde ici mon Journal jusqu'au retour, quoique peu rempli au milieu du temps de ma vie où ma tête est le plus remplie». Et il part pour l'Angleterre où il épouse Matilda le 4 juin 1778.

Au cours de cette période de transition, il se passe cependant un événement d'importance à Prangins: la création de la petite école «pour aider à l'éducation des enfants de nos paysans» (11–15 janvier 1777). Cette institution, fondée par



Fig. 67. Fragment d'une catelle de poêle provenant du château de Prangins. Env. 1760.
Echelle 1:1.
Musée national suisse, LM 67 780

Louis-François avec le pasteur Ducros, permet aux enfants d'apprendre à lire, à écrire et à compter au moyen d'exemples tirés de livres d'agriculture; à l'aide de démonstrations pratiques, ils se familiarisent avec certaines méthodes de culture et font eux-mêmes des expériences.

1778–1786

Le début de la troisième période du Journal se situe tout naturellement au retour des jeunes mariés. Matilda, âgée de 19 ans, prend très au sérieux, mais avec le sourire, son nouveau rôle de maîtresse de maison:

«Nous avons pris inspection des environs de la maison, de la basse-cour, de la laiterie, du jardin etc. et tout cela doit se ressentir un jour du changement d'administration» (3 août 1778).

Cette troisième période est la plus détaillée, la plus vivante, la plus personnelle aussi; le Journal est tenu par les deux époux; parfois même certaines phrases sont commencées par l'un et terminées par l'autre. La rédaction du Journal est plus souvent une joie qu'une corvée: «L'exactitude pour suivre le Journal vient sans doute bien plus de l'utilité du *plaisir* que de l'utilité de nécessité» (1^{er} janvier 1781). Au fil des années, il prend une dimension différente: «Une partie du passé rentrerait dans le néant, si nous ne nous donnions aucun moyen de retourner à lui; si nous ne le retrouvions aux époques où nous avons pu le fixer, pour le comparer au présent et inférer de cette comparaison quelques lueurs de prévoyance pour l'avenir» (1^{er} janvier 1782).

Il ne faut pas croire pourtant que le Journal n'est que réflexion philosophique! Celle-ci est réservée au 1^{er} janvier de chaque année. Et: «De cette métaphysique inutile quand elle reste abstraite, hâtons-nous de retomber à notre humble Journal» (1^{er} janvier 1783).

La matière est si riche au cours de ces huit années qu'il est impossible d'entrer ici dans le détail. On peut cependant tenter une classification de certains thèmes qui reviennent quasi quotidiennement:

- vie familiale (couple, enfants, frères et sœurs, proches, domestiques)
- vie sociale (amis, visites, rencontres, jeu, musique, théâtre, voyages)
- vie quotidienne (rythme des habitudes, incidents, maladies, événements régionaux)
- vie publique (village, gestion de la baronnie, bailli, pasteur, petite école, société militaire, justice)
- vie économique (récoltes, vignes, approvisionnement, comptes)
- vie intellectuelle (bibliothèque, lectures, science).

Vie familiale. Toute cette période est marquée par un grand bonheur conjugal et familial. Une évidente joie de vivre ensoleille le Journal. L'entente est parfaite au sein du couple malgré la différence d'âge, de culture et de goûts: Louis-François est plus attiré par la lecture, la réflexion et les contacts amicaux avec les proches; Matilda aime les mondanités. Pour lui, par exemple, la saison d'hiver est la «saison de l'étude» alors que pour elle: «Nous sommes au fort de l'hiver, c'est le temps des plaisirs *mondains*» (1^{er} janvier 1779). Louis-François porte à sa femme une immense tendresse qu'il ne cherche pas à cacher: les petits noms sont fréquents, «ma Mathilde», «ma mienne», ce qui n'exclut pas (comme toujours chez Louis-François) la distance de l'humour; devant un ouvrage de Matilda, il écrit: «L'ouvrage est découvert en entier, applaudi, donné, accepté avec une amitié reconnaissante. Caresses et plaisirs. Et moi j'admire, et je me tais, car il ne faut pas les gâter, ces femmes» (16 mars 1786).

Au bonheur appartiennent aussi les enfants, au nombre de six (dont trois meurent en bas âge et une – la seule fille – naît six mois après la mort de son père). La venue au monde de ses enfants inspire à Louis-François les pages les plus attachantes du Journal. Voici par exemple la naissance de Charles, futur général Charles-Jules Guiguer de Prangins (fig. 68): «Aujourd'hui à une heure le sommeil est interrompu. A trois [heures], Charlette est consultée. A cinq [heures], une voiture va chercher à *Grens M.* Veuillet; une autre, *M^{me} de Ribeauvier*. (...) Je suis exilé dans mon ancienne chambre de garçon, et réduit à promener tout autour de l'appartement mon inquiétude et mon espérance, ma crainte et mon désir. Au dîner, je suis réduit à ne plus approcher. Un hasard me ramène encore à la portée des plaintes. Je me suis enfui dans ma peine. Mais quelques instants après, ma tante dont j'entends la voix et les pas précipités m'apprend déjà que je suis père. Et, ce qui me pressait encore plus le cœur, elle m'apprend que ma Matilde est heureuse après les souffrances et qu'elle répand sa tendresse de mère sur l'enfant qu'on lui présente. Un moment après, on m'annonce un fils et, puisqu'il faut tout avouer, c'est un surcroît de bonheur. La raison n'applaudit pas trop à cette préférence, mais puisque je l'ai sentie, je m'en accuse. J'ai vu ma Matilde, à qui j'ose à peine parler, pour éviter l'émotion que ma joie lui donnerait. Dans ma joie, je crois voir tout le monde autour de moi transporté. Et c'est moi qui le suis. (...) Soupons, donnez-nous du punch pour crier *Vivat!*» (26 août 1780).

La famille s'agrandit à un rythme régulier (1779–1780–1782–1783–1785–1786). Louis-François en prend conscience avec gravité: «Je suis père. Et si ce que j'entreprends ou ce que je conduis reste à ma famille, tout est permanent pour moi; quand mon individu disparaîtra, ce ne sera pas la meilleure partie de

>

Fig. 68. Extrait du Journal de Louis-François Guiguer de Prangins (samedi 26 août 1780, vol. 4, pp. 159–160). Ecriture de l'auteur. Collection privée. Photo B. Dubuis, Sion.

159 -

1780 -
Vendredi 25

Aout

Laissons là cette abominable cause -

lettre repondue de moi à ma tante pour dire que
Mon absence Et Mon Esperance ne fixe aucun jour Et
J'arrive jamais ~~la~~ lendemain -

M^r Puthod Et Madame Gaudin. La fille relevée depuis
peu de temps viennent voir ma tante
Ma femme Et moi Comme hier Et les autres hier En
promenade - ~~le Soir L'Espinasse~~
Quand viendra donc le grand jour dont on desire le lendemain?

Samedi 26 -

Aujourd'hui I - a l'heure Le sommeil Est tout enroulé
= pour : a 3 - Charlotte Est consultée ; 25 une voiture va
chercher a Gens M^r Deauillet ; une autre, M^de De
Ribauvière ; Notre Docteur renvoie son voyage à
Genève ; Je suis exilé dans mon ancienne chambre de
Gorcon - Et Reduit à promener tout autour de l'Ap^z
= portemont Mon inquiétude Et Mon Esperance, Ma
Crainte Et Mon désir : a dîner je suis reduit à
ne plus apprêcher ; un regard me ramène encore
à la portée des plaintes, je me suis enfui dans ma
peine, Mais quelques instants après, Ma tante dor
j'entends faire Et les par precipiter, m'apprend
déjà que je suis Père ; Et ce qu'il me pressoit encore
plus le cœur Elle m'apprend que Ma Mathilde est
heureuse après ses souffrances, Et qu'elle répond
sa tendresse de mère sur l'Enfant qu'on lui présente
en moment après. on m'annonce un fils, Et puis
qu'il faut tout avouer, c'est un horribile de

Decembre

Samedi 11. Je vais dîner à Chagny avec nos Bailliets, je vais ensuite au Drûtier, car il me semble que nous sommes un peu coupable d'un chemin mal garanti, entre Parangins et Bénex; —

Vendredi 12. Mr & Mad^e & Mad^e Micheli, viennent pour dîner, voilà qui va bien, Ils restent à souper, voilà qui va mieux, puis ils se couchent, Voilà qui va très bien; —

Samedi 13. Nous allons Mon Mari et Moi, Madame et Mad^e Micheli et notre petit Charles à Lyon, pour voir un Ballon. Spectacle nouveau pour la Ville de Lyon, que les Entrepreneurs de la fabrique de Porcelaine, font Monter depuis le cimetière derrière leur Manoir. Le Ballon s'est élevé, après que la paille enflammée, a suffisamment raréfié l'air, en favorisant un courant d'air qui l'a fait gonfler — le Rêchaud garni de Matières inflammables, le ballon s'est élevé, mais par quelque défaut ou d'équilibre dans la construction, ou d'un abri du Coteau, qui a renvoyé la bire il a été jeté contre le toit du Château, et après avoir rebondi de la droite à la gauche, et probablement être endommagé par quelque crevace considérable, Il est retombé sur la Terrasse où il s'est enflammé; cet accident qui est toujours à craindre doit empêcher en bonne police, qu'il soit lancé de pareils Ballons, ~~pour~~ dans un pays garni de Maisons et de Villages éparques, aussi nous avons revoqué la proposition que nous avions faite aux Entrepreneurs de choisir pour une autre expérience la hauteur du champ Tremblay: (or pour d'exactitude d'l'histoire, remettre tout ceci à demain, car la bire trop forte aujourd'hui, a fait renvoyer l'Expérience.) Les Micheli's nous quittent donc après le Thé, nous allons encore au Drûtier voir nos pauvres blessés; Madame Baillie d'Aubonne vient nous faire une petite visite en passant —

Dimanche 14. L'après midi le Ballon de Lyon est parti comme nous l'avons dit; les Micheli's revenus ont bu le thé avec nous — nous avons vu à la fabrique la dame accouchée, et son petit très gros garçon, la belle collation garnie de Jambon, et même le ballon étoit pour la fête. —

moi-même» (1^{er} janvier 1781). Il constate aussi avec moins de sérieux: «C'est que je suis un homme considérable à présent, un *père de famille*» (8 mars 1783).

Le Journal est émaillé de notations sur l'éducation des enfants, sur leur évolution; il raconte les faits marquants, leurs progrès (par exemple dans l'apprentissage de la parole), indique scrupuleusement et régulièrement leur taille, leur poids parfois. Il prend un nouveau sens: «Notre petit Charles à qui sans doute ce Journal devra paraître intéressant doit y trouver l'histoire des grands événements de ses premières années» (4 mars 1781).

Louis-François s'occupe souvent de ses fils, même encore bébés: «(M^{me} Labat) m'a trouvé promenant par la chambre mon petit garçon sur mes bras. Et m'a trouvé fort heureux et point ridicule» (25 novembre 1780; Charles avait alors trois mois). Les enfants participent à tous les événements de la maison et ne sont pas tenus à l'écart comme c'est parfois le cas au 18^e siècle.

Vie quotidienne. La vie quotidienne est rythmée par les saisons et les fêtes traditionnelles qui marquent leur passage. Nous avons déjà mentionné les «quartiers d'hiver» que l'on prend normalement de novembre à mai; les contingences de la météorologie dictent l'emploi du temps: «Nous restons dans notre case comme des Lapons» (13 mars 1785); les habitudes sont liées aux conditions de température (fig. 67). Il y a beaucoup d'allées et venues, de nombreuses visites chaque jour: ce qui a pour conséquence une extrême flexibilité dans le nombre des convives à table et des hôtes qui passent la nuit, ne pouvant repartir à cause de l'obscurité ou du mauvais temps. Il y a les habitués, les familiers qui viennent presque tous les jours, et les voyageurs de passage, parfois célèbres, qui s'arrêtent au château un ou plusieurs jours. Certains événements sont fixes: tous les mercredis, c'est la petite école; tous les lundis, l'assemblée baillivale, le vendredi le Conseil communal. Le dimanche, on se rend généralement à l'église toute proche, ce qui donne parfois lieu à des commentaires piquants sur la qualité des sermons. Presque tous les jours, il y a «assemblée»: on se réunit entre voisins, amis, parents, autour de travaux à l'aiguille, de jeux, de lectures; ou alors, on fait de la musique, on prépare des représentations théâtrales (dès 1784, marionnettes et ombres chinoises). Cette existence, qui n'est pas monotone, est souvent marquée par des événements de toute nature: chasse au loup ou à l'ours, tremblements de terre, incendies, irruption d'un chien enragé dans la cuisine, «crimes» (c'est-à-dire vols), évasion d'un prisonnier. Ou encore par des accidents de voiture que Louis-François appelle joliment des «carrifrages» (15 décembre 1783). Des événements de plus grande portée sont aussi relatés: la Révolution genevoise de 1782 qui inquiète beaucoup Louis-François⁷, la création à Nyon de la fabrique de faïence (1779), puis de porcelaine (1782), ou les premiers essais de lancement de ballon à Nyon (fig. 69): «Nous allons, mon mari et moi, Madame et Mademoiselle Micheli et notre petit Charles à Nyon pour voir un ballon, spectacle nouveau pour la ville de Nyon, que les entrepreneurs de la fabrique de porcelaine font monter depuis le cimetière derrière leur maison. Le ballon s'est élevé, après que la paille enflammée a suffisamment raréfié l'air, en favorisant un courant d'air qui l'a fait gonfler. Le réchaud garni de matières inflammables, le ballon s'est élevé, mais par quelque défaut ou d'équilibre dans la construction, ou d'un abri du coteau qui a renvoyé la bise, il a été jeté contre le toit du château et, après avoir roulé de la droite à la gauche, et probablement s'être endommagé par quelque crevasse considérable, il est retombé sur la terrasse où il s'est enflammé. Cet accident qui est toujours à craindre doit empêcher en bonne police qu'il soit lancé de pareils ballons, dans un pays garni de maisons et de villages épars, aussi nous avons révoqué la proposition que nous avions faite aux entrepreneurs de choisir pour une autre expérience la hauteur du *Champ Trembley*»

<
Fig. 69. Extrait du Journal de Louis-François Guiguer de Prangins (samedi 13 décembre 1783, vol. 5, p. 75 de l'année 1783).
Ecriture de Matilda Guiguer de Prangins.
Collection privée. Photo B. Dubuis, Sion.

(13 décembre 1783). Ajoutons que l'expérience, renouvelée le lendemain, puis en janvier 1784, a finalement réussi!

Les maladies, graves ou bénignes, sont souvent présentes dans le Journal. Les plus fréquentes au château de Prangins sont les refroidissemens et les fluxions: «Commencement de rhume dans toute la maison. Il est épidémique et contagieux – mais successivement d'un lieu à un autre lieu et d'une famille à une autre famille. (...) Le rhume va son train et parcourt les granges et le château à tous les étages» (6 mars 1780).

Il y a aussi la rougeole, la rubéole, la scarlatine, la coqueluche, les «ourles»; et encore l'érésipèle, des allergies cutanées, le rhumatisme, l'attaque d'apoplexie, des «fièvres d'accès» (accès de fièvre tous les deux jours). La goutte est «la compagne inséparable» de Louis-François.

La nature des soins prodigués par les médecins n'est pas très précise: le «quina», les «poudres», les «fioles», les «herbes», l'huile, le vin d'Espagne, le marc de raisin ... On ne néglige pas, dans certains cas, le recours à la saignée et à la purge. On appelle parfois des rebouteux ou «rhabilleurs».

La vaccination est pratiquée. Louis-François lui-même l'avait déjà connue comme enfant (cette information provient d'une lettre de Voltaire à Jean-Georges Guiguer: «On dit que vous avez le courage de vouloir lui donner la petite vérole pour l'en préserver, courage qui a réussi à tous ceux qui ont pensé à l'anglaise, et que les Français ne connaissent pas encore.» Lettre datée «de votre château de Prangins, 12 février 1755»).

Enfin, on fait des cures: chez soi, avec les eaux minérales de Prangins, ou à Aix-les-Bains (1781 et 1786). Loèche et Baden sont également mentionnés. Des dames de passage se sont même rendues en 1775 et 1776 chez le «médecin de la montagne» qui est sans aucun doute possible le fameux Michaël Schüpbach de Langnau.

Ne manquons pas de faire remarquer le scepticisme malicieux de Louis-François vis-à-vis des médecins (il n'hésite cependant pas à les appeler aussitôt qu'un membre de la maisonnée, y compris les domestiques, est malade!): «Mais l'influence des médecins est bien aussi salubre de loin que de près» (29–30 janvier 1777); «Mais un médecin n'est pas la santé» (6 janvier 1783); «Le mal me suffit sans y ajouter les médecins» (8 mai 1785).

Vie publique. La vie «publique» joue un grand rôle. Les relations avec le bailli bernois de Nyon sont fréquentes, excellentes et parfois teintées d'une certaine complicité: «J'ai mon vin muscat dans ma cave. M. le Bailli m'a défendu de lui demander aucune permission» (18 février 1784). Avec le village, les autorités et la population en général, les contacts sont extrêmement cordiaux. Louis-François est aimé, il a su se rendre populaire aussi par l'institution de la Société militaire (1780), des cadets volontaires (1782) émanant de la petite école fondée en 1777, et par les fêtes qu'il donne au château pour les villageois et les paysans. Si des litiges surviennent, il cherche avec ses interlocuteurs des solutions satisfaisantes pour les deux parties. Chaque mois, les Conseils de Prangins, Vich et Gland se réunissent au château où un dîner leur est offert (fig. 70). Louis-François ne reste jamais sourd aux demandes des villageois: «(. .) dans son humble requête (. . .), elle (une habitante de Clarens) me loue d'être surtout *le mari des veuves*. Et cela m'attendrit» (25 janvier 1783).

Quelle est en fait la position de Louis-François à l'égard de la politique de l'époque? S'il s'intéresse vivement à ce qui se passe en Europe, dont il est informé régulièrement par les gazettes, la Suisse elle-même semble absente de ses préoccupations. Il est heureux de son sort: «(. .) gouvernés sans despotisme, vivant librement sans pouvoir aspirer à l'indépendance qui ne vient point sans passer par l'anarchie. A quel peuple mieux que le nôtre peut-on appliquer le

Felices Nimium» (1^{er} janvier 1782). On peut se demander comment il aurait accueilli la Révolution... .

Vie économique. La vie économique, quant à elle, est surtout marquée par le rythme des travaux des champs et de la vigne. Les vendanges jouent un rôle important, de même que les moissons. Des indications précises seront données par les livres de compte de l'époque postérieure à celle de Louis-François (1787-1800), qui sont très détaillés et explicites en ce qui concerne les lauds, les censes, les dîmes (en grains, en chanvre, froment, nonette, messel, blé noir, mècle hiverné, avoine, lentilles . . .), les admodiations, les ventes (bois, bestiaux, laitages, vieux effets . . .), comptes courants, dépenses (débours quotidiens, pensions et appointements, gages et charités . . .). Sans risque de trop se tromper, on peut imaginer que les comptes étaient approximativement les mêmes du temps de Louis-François. Une petite remarque donne à penser que les «affaires» ne marchaient pas toujours bien: «(. . .) car il faut aller chercher des marchands pour débiter notre vin. Ce n'est plus le temps où la Fortune venait à la porte des endormis» (23 novembre 1785).

Vie intellectuelle. La vie intellectuelle se déroule en société: les lectures sont toujours nombreuses, faites à haute voix au salon: histoire (de France, d'Amérique . . .), pièces de théâtre (Florian, Beaumarchais, Shakespeare, Calderon, Corneille, Racine, Destouches . . .), livres d'éducation pour les enfants, gazettes. On passe d'Homère à Don Quichotte, de Locke à Marmontel, de Bossuet à d'Alembert. Quelques contemporains proches sont cités (le doyen Bridel, M^{me} de Charrière, Salomon Gessner).

La musique est toujours présente : Renz joue du clavecin et de plusieurs autres instruments, Louis-François se met volontiers au violon, son beau-frère Charles-Albert de Mestral et l'ami Lespinasse prennent leurs flûtes; d'autres amis les accompagnent au gré des assemblées. Il arrive aussi que l'on accueille des «bandes musicales» italiennes ou allemandes de passage dans la région.

Parfois aussi, on se rend à Genève (Matilda surtout) pour aller voir et entendre quelques célébrités de l'époque que, de temps en temps, on attire à Prangins.

Fin du Journal

En 1786, Louis-François dont la santé semble s'être altérée retourne à Aix-les-Bains. Il y souffre de nombreux maux: «(. . .) les lits sont très mauvais, souvenez-vous-en, gens à nuque malade, car d'oreillers point de nouvelles» (20 juillet 1786).

Il rentre à Prangins sans que l'on puisse constater de grands progrès: «Et je suis obligé d'aller me mettre dans mon lit, ma tête en repos dans des coussins. Mais un temps très beau, une vue par une grande fenêtre très claire ouverte sur la plus belle vue d'eau, de terre, de montagnes et de ciel, et tous mes amis qui me visitent, me réjouissent. Que faut-il de plus pour se trouver heureux et pour l'être» (8 août 1786).

Quelques jours plus tard, Louis-François écrit sa dernière page dans le Journal. Curieusement y figure la phrase: «Au demeurant, nous sommes tous mortels» (27 août 1786) au sujet de la mort du roi de Prusse. La page suivante est déjà préparée (date et numérotation), mais elle restera blanche.

Le Journal reprend en décembre avec le récit des derniers jours de Louis-François, recopié par Matilda sur les notes prises par un familier de la maison, et se conclut ainsi:

«Notre cher malade a beaucoup toussé (. . .); il a rêvé toute la nuit et parlait latin comme s'il faisait la leçon à Charles. M. Veuillet est venu, dès ce moment il a paru décliner et s'affaïsset, refusant tout, ne parlant plus, et ayant les yeux



Fig. 70. Aiguière en argent portant les armes de la famille Guiguer de Prangins. Env. 1780.
Hauteur: 20,5 cm.
Musée national suisse, LM 64 874

fermés; il a plu à Dieu de retirer de ce monde notre cher et bien aimé malade à 7 heures et demie du soir ce lundi 18 décembre 1786.»

Le Journal se termine par la copie de l'éloge prononcé par le pasteur Ducros lors du service funèbre. A notre connaissance, il est définitivement clos avec la mort de Louis-François.

Conclusion

Comme nous avons tenté de le montrer, Louis-François est sans conteste, parmi tous les membres de sa famille, celui qui a marqué le plus profondément la vie du domaine de Prangins. Non par la durée de son séjour (seize années seulement), mais par l'intérêt qu'il a pris à la gestion de la baronnie, plus que ses prédecesseurs qui étaient restés l'un et l'autre très proches de la vie parisienne.

Louis-François a été également le dernier «baron de Prangins» au sens propre du terme; il représente admirablement cette génération d'hommes bienveillants, attachés certes à l'Ancien Régime, mais avec la bonhomie souriante et la sagesse éclairée de ceux qui savent ne pas tirer un profit exagéré de leurs priviléges et qui ont avec leurs «sujets» et leurs domestiques une relation empreinte de confiance et d'estime réciproques. Même si on peut déceler chez Louis-François une nuance de paternalisme, toujours teinté d'aimable indulgence, on sent chez lui une réelle attention pour les habitants de sa baronnie et une compassion profonde pour leurs maux.

Louis-François est également un «honnête homme» représentatif de son époque et de sa classe, un humaniste au sens plein du terme: passionné par la lecture, il a de grandes connaissances en astronomie, en botanique, en sciences naturelles; il pratique lui-même le théâtre et la musique; il étudie inlassablement l'histoire ancienne et contemporaine. C'est enfin un être social autant qu'on peut l'être: sa porte est toujours ouverte aux amis et aux hôtes de passage.

C'est enfin un homme de cœur à la sensibilité profonde, qui sait trouver pour sa famille et ses amis les mots que seules peuvent dicter la tendresse et l'affection.

Ce survol rapide à travers les centaines de pages du Journal de Louis-François Guiguer de Prangins n'a d'autre prétention que de mettre en relief l'immense potentiel qu'il représente; par un choix délibérément subjectif effectué dans la multiplicité des thèmes possibles, il veut montrer que d'innombrables pistes de recherche sont ouvertes; enfin, il exprime le souhait que le quotidien du 18^e siècle, si perceptible dans la «respiration du Journal» puisse, comme celui des époques plus récentes, être bientôt recréé au sein même de la demeure qui les a abrités.

Janvier 1989

Chantal de Schoulenikoff

Remarque: Dans les citations extraites du Journal, l'orthographe et la ponctuation ont parfois été actualisées. Les mots en italique sont soulignés dans l'original.

Notes

1. Jusqu'ici, à notre connaissance, deux chercheurs ont eu accès au Journal et l'ont étudié en détail: Georges Rapp, qui a eu l'original en mains dans les années 40, et Christophe Amsler, que les descendants ont autorisé à consulter les photocopies déposées au Musée national. Ils ont publié à ce sujet les articles suivants:
Georges Rapp: «Une figure vaudoise de la fin de l'Ancien Régime, Louis-François Guiguer, avant-dernier baron de Prangins (1742–1786)» in: Revue d'histoire suisse, 1945 (pp. 22–51)
Georges Rapp: «La prise d'armes de 1782 à Genève et ses échos dans le Pays de Vaud» in: Mélanges Charles Gilliard, 1944 (pp. 448–458)

- Georges Rapp: «Un voyage en Italie centrale à la fin du 18^e siècle» in: *Nouvelles pages d'histoire vaudoise*, Bibliothèque historique vaudoise, XL, 1967 (pp. 141–163)
- Christophe Amsler: «Note sur la forme des jardins du château de Prangins au 18^e siècle» in: *Revue suisse d'art et d'archéologie*, vol. 43, 1986, pp. 238–246.
2. «Histoire de la vie privée. De la Renaissance aux Lumières». Sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby, Paris, Seuil, 1986 – en particulier le chapitre «L'écriture du for privé» par Madeleine Foisil.
- «Le Sire de Gouberville» par Madeleine Foisil, Champs Flammarion, 1986.
- Travaux publiés à la suite des séminaires dirigés par Pierre Chaunu au «Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne» de Paris, sur le thème «Chaleur du foyer». En particulier: «La naissance de l'intime. 3000 foyers parisiens 17^e–18^e siècles», par Annik Pardailhé-Galabrun, Presses universitaires de France, 1988.
3. «Inventaire des biens et effets qu'a laissé Noble et Généreux François-Louis Guiguer baron de Prangins, mort au château de Prangins le lundi 18^{ème} décembre 1786». Archives cantonales vaudoises, Lausanne. Livres de comptes pour l'hoirie de feu Monsieur Louis-François Guiguer baron de Prangins, de 1787 à 1800 (id.); divers testaments; quelques correspondances, etc.
4. Cf. Christophe Amsler, op. cit.
5. Citation extraite de l'inventaire de 1786, voir note 3.
6. Cf. Georges Rapp, «Un voyage ...», op. cit.
7. Cf. Georges Rapp, «La prise d'armes ...», op. cit.

Berichte

Die Restaurierung eines Herrenwamses aus dem ersten Viertel des 17. Jahrhunderts

Die Kostümsammlung des Schweizerischen Landesmuseums verfügt vor allem über Objekte des 18. und 19. Jahrhunderts. Nur ganz selten gelangen Belege aus früheren Epochen in unser Museum. Eine dieser seltenen Ausnahmen bildet ein Herrenwams aus Basler Besitz, das wir 1985 geschenkweise bekommen haben. Das Kleidungsstück befand sich in sehr schlechtem Erhaltungszustand, und es liess sich bereits früh abschätzen, dass im Atelier für die Konservierung und Restaurierung von Kostümen und Textilien viel Zeit zu investieren sein würde. Der Befund zeichnete sich weniger durch das Fehlen von einzelnen Teilen als vielmehr durch den teilweise desolaten Zustand des Vorhandenen aus (Abb. 71).

Das Wams stellt durch die Jahrhunderte einen wichtigen Bestandteil der Herrenbekleidung dar. Die Bezeichnung «Wams» steht ursprünglich für den unter dem Panzerhemd getragenen Leibrock des Mannes. Die Entwicklung des Wamses ging Hand in Hand mit dem Zuwachs an Bedeutung desselben innerhalb der männlichen Bekleidung. Im 14. Jahrhundert wurde dieses unter der Schecke, dem Oberrock, getragen. Charakteristisch waren die langen, anliegenden Ärmel. Das Wams übernahm aber auch eine wichtige praktische Funktion: Um den Beinlingen einen optimalen Halt zu geben, wurden diese an das Wams genestelt. Das stetige Kürzerwerden von Wams und Schecke machte es aber dann im 15. Jahrhundert notwendig, die Beinlinge hinten durch eine Naht und vorne durch einen Hosenlatz zur anliegenden Strumpfhose zu verbinden. Mit dem Aufkommen der weiten, mantelartigen Oberröcke wurde das Wams auch unter diesen getragen. Es kam also nur noch stückweise zur Geltung wie z. B. am Halsausschnitt und an den Ärmelenden dieser Oberröcke. Der Entwicklung des Obergewandes folgend verkürzte es sich ebenfalls bis zur Taille und erhielt vorne einen tiefen Ausschnitt. Die Wamsärmel wurden vom Ellbogen bis zum Handgelenk aufgeschnitten. An diesen geschlitzten Stellen wurde nun das Hemd gut sichtbar. Im 16. Jahrhundert fand